

La prose du monde s'est-elle vraiment interrompue ?

Dorothea Heinz et Bruno Latour, Sciences Po
in Horst Bredekamp (sous la direction de) *Bildwelten des Wissens*.

Lorsque Michel Foucault écrit *LES MOTS ET LES CHOSES*, il critique évidemment le Grand Récit d'un progrès linéaire et cumulatif de la Raison pour lui substituer une histoire, maintenant bien connue, des *épistémès*. Ce changement de perspective lui permet de ne plus recourir à l'idée que les hommes du 16^{ème} siècle, ceux de la « prose du monde », seraient « encore prisonniers de l'irrationalité » : ils ont leurs raisons, toutes excellentes. Mais voilà, les façons mêmes de raisonner changent selon les *épistémès*, et si les hommes de la Renaissance raisonnent « bien », ceux du 17^{ème} ne pensent plus les mêmes choses de la même façon. Plus rien ne permet de relier Rabelais et Descartes qu'un gouffre sépare, celui qu'une nouvelle façon de raisonner, nommée par Foucault « âge classique », va creuser toujours davantage.

Or, la question que nous voudrions poser dans cette note est de savoir si l'on a beaucoup gagné en passant du Grand Récit de la Raison progressant à travers l'histoire à cet autre Grand Récit, certes plus charitable, des *épistémès*, offrant, à chaque fois, des versions incommensurables de la Raison. La rupture entre la « prose du monde » et « l'âge classique » est-elle si totale ?

Notre souci ne vient pas de l'historiographie, comme si nous étions en mesure de jeter le doute sur les sources de Foucault. Si cette rupture pose à nos yeux une question assez redoutable, c'est à cause de sa superposition avec une autre recherche, tout aussi capitale que celle de Foucault, plus récente aussi, celle de Philippe Descola dans son œuvre maîtresse *PAR DELA NATURE ET CULTURE*. Dans celle-ci, comme on le sait, l'auteur partitionne les collectifs humains en quatre grands schèmes qu'il nomme « animiste », « totémisme », « analogisme » et « naturalisme ». Si seuls les deux derniers nous intéressent ici, c'est qu'il y a dans la magnifique panorama offert par Descola un détail assez mystérieux : les Européens étaient analogistes au 16^{ème} siècle, comme les Indiens, les Chinois, une grande partie des Africains, mais, si vous vous déplacez d'un siècle, voilà qu'ils sont devenus bel et bien naturalistes... Alors que la quadripartition qu'il propose est anthropologique —et magnifiquement argumentée—, l'émergence du naturalisme, quant à elle, est historique survenant au cours d'une plage temporelle extrêmement réduite. La même plage que celle pointée du doigt par Foucault et qui est supposée séparer les schèmes analogiques de « l'interprétation » par les schèmes naturalistes « de l'ordre » (*M&C* p. 71).

Si l'on peut douter de la partition de Foucault, c'est à cause de cette soudaine irruption du thème de l'ordre là où il ne voyait, auparavant, que « le jeu des analogies ». Or, ce thème de l'ordre a reçu avec le livre de Stephen Toulmin, *COSMOPOLIS*, une couleur infiniment plus sombre. Dans ce livre peu connu qui porte, une fois encore, sur la même transition entre Rabelais et Descartes, entre la prose du monde et l'âge classique, Toulmin fait de la révolution scientifique une « contre-révolution » effectuée, justement, au nom de l'ordre. Cet ordre qui apparaît soudain, après un siècle de guerre de religions, comme le seul moyen de mettre fin aux désordres. Mais cet ordre, encensé par Foucault sous le nom de « mathesis », n'a plus rien d'une histoire de la Raison. C'est

une dure et cruelle histoire d'épistémologie politique qui va justement *mettre fin*, c'est là toute l'originalité de l'étonnante périodisation de Toulmin, à ce qu'il y avait de vivant, d'ouvert, d'inventif dans la *véritable* révolution scientifique, celle qu'il place un siècle avant, en pleine Renaissance. Celle que Foucault refuse justement de considérer comme « rationnelle » au sens de l'âge classique.

Dans les deux cas il y a bien une rupture, mais alors que pour Foucault il n'y a rien d'intéressant à reprendre de la prose du monde, ce vaste délire analogique, il y a pour Toulmin, quand émerge l'âge classique, tout à reprendre puisque l'âge de l'ordre a écrasé, laminé, dominé ce qui faisait sens dans la raison renaissante. Et en particulier ce trait essentiel qu'elle n'avait pas encore la prétention de s'étendre partout et de servir à maintenir l'ordre. La *res extensa* était encore limitée à ses minuscules réseaux et la langue universelle était encore pleine de rugosités et de localismes (comme le montre si magnifiquement Lucien Febvre à propos de Rabelais). Toulmin va même jusqu'à faire du 16^{ème} siècle notre contemporain en voyant dans la dernière moitié du 20^{ème} la reprise de tous les traits que le 17^{ème} avait méprisé bien à tort dans la prose d'un monde saisi, comme aujourd'hui, par les crises écologiques. De COSMOPOLIS à la cosmopolitique, il n'y a qu'un pas.

D'où cette question que l'on ne peut s'empêcher de poser à Foucault, quelque peu injustement, avec le recul de quarante années. N'a-t-il pas pris un peu rapidement pour une différence radicale entre deux façons de raisonner, entre deux épistémès, une *légère différence* dans la distribution des forces scientifiques et politiques ? Autrement dit, est-ce que le préjugé épistémologique, celui du Grand Récit de la Raison éclairant le monde, ne s'est pas trouvé rajeuni, avivé et relancé par cette « rupture épistémologique » censée couper l'âge classique de la prose du monde ?

Tout repose, on le comprend bien, sur cette affaire d'analogie dont Descola a fait le cœur de sa périodisation (et de ses transformations structurales). L'analogisme comme forme anthropologique consiste, dans le système de Descola, à reconnaître à la fois des différences, des petits écarts, dans les « intériorités » et dans les « physicalités » alors que le naturalisme consiste à distribuer les « intériorités » qui sont toutes dissemblables et les « physicalités » qui sont toutes continues et semblables (voir tableau PDNC p. 323). Voilà qui correspond assez exactement à la belle description de Foucault (cité d'ailleurs avec approbation par Descola dans son propre livre p. 303) sur les liens entre « microcosme » et « macrocosme » : l'analogiste va chercher à réduire autant que possible par un ordonnancement quelque peu maniaque en tableaux, classes et séries, la prolifération de ces petites différences. Et le naturaliste ? Lui, il établit par la continuité foudroyante des physicalités —l'extension universelle de la *res extensa*— un premier niveau d'ordre sur lequel va se détacher ensuite la diversité des intériorités. Immense abîme, en effet.

Ou minuscule variation ? On se souvient que Horst Bredekamp dans LA NOSTALGIE DE L'ANTIQUÉ avait ajouté une postface brève mais décisive où il jetait sur la « rupture épistémologique » de Foucault un doute assez radical. Ce doute était entretenu par le fait que Foucault, en homme de la langue et de la grammaire, aurait laissé de côté « l'expérience visuelle », ce « medium où la langue réside déjà sur le mode historique et anthropologique » (p. 152). Ce qui rend l'hypothèse de Bredekamp si féconde, c'est que Descola lui-même, reprenant toute sa grande affaire de quadripartition a cherché, dans une exposition récente, à en faire la clef d'interprétation

de l'expérience visuelle elle-même. Il ne s'agit évidemment pas pour Descola de partir de cette expérience pour expliquer la « grammaire » des transformations structurales de l'humanité, mais, au contraire, d'utiliser cette grammaire pour expliquer ce qu'il est possible, pour chaque collectif, on pourrait presque dire chaque « épistémè », de visualiser. Or, il se trouve justement que les naturalistes sont définis par une certaine obsession visuelle... Pour eux, *pour eux seuls*, la direction de l'explication semble s'inverser. Dans le catalogue de l'exposition LA FABRIQUE DES IMAGES, on a même l'impression que les Européens viennent au naturalisme par un certain tour qu'ils donnent à la peinture, à la gravure, à l'imprimerie...

La peinture comme le cabinet de curiosité vont servir de matrice à une forme de raison qui ne sera jamais que l'abstraction dans le monde des « mots » d'une certaine façon de représenter les « choses ». Si bien que, par un curieux retournement, Descola vient renforcer l'hypothèse de Bredekamp et contribue donc à effacer cette fameuse « rupture épistémologique » célébrée par Foucault (et par le même Descola !) comme si elle n'était rien de plus qu'une figure tracée sur du sable.

Reste à comprendre le plus important : comment un type de visualisation et de présentation physique et graphique des êtres du monde a permis de faire croire que l'analogisme avait disparu alors qu'il s'est incarné *autrement* dans le cadrage et l'ordonnement d'un certain type de tableaux ?

Nous voudrions faire l'hypothèse que c'est dans l'ambiguïté de ce mot « tableau » que se trouve peut-être la clef d'une transformation d'apparence aussi radicale. Tout se passe en effet comme si la découverte de la perspective avait permis non pas, comme on le dit souvent, de découvrir *l'espace*, mais plutôt de permettre d'abord un *rangement* plus cohérent des analogies assemblées par l'époque de la prose du monde. Si le tableau (peint) assure la mise en tableaux (analogiques) avec une bien plus grande efficacité, une fois inventées les règles du rangement perspectif, c'est parce que les innombrables *discontinuités* narratives, visuelles, symboliques, si frappantes dans les anciens modes de visualisation, disparaissent peu à peu. L'espace dit fort étrangement « Euclidien » serait un artefact d'une mise en tableaux des analogies. C'est que les raccords y deviennent de moins en moins visibles. Ce que l'on a pris pour l'avènement soudain d'une rationalité, viendrait de l'efficacité de techniques de classement qui vont en effet donner, mais bien plus tard, l'apparence d'une continuité de la « matière » « dans » un espace indifférencié. Pour le dire d'une façon trop ramassée, on serait passé, grâce à la peinture, d'un analogisme 3-D à un analogisme 2-D pris, à tort, pour un naturalisme.

Si notre hypothèse est exacte, la prose du monde continue dans la peinture et dans l'image savante mais sous une forme qui permet d'ignorer de mieux en mieux les discontinuités grâce à l'invention des techniques de mise en perspective, c'est-à-dire en fait de rangement des rapports analogiques. Si l'épistémologie n'a pas su suivre cette métamorphose de l'analogisme, c'est qu'elle a inversé la cause et la conséquence : elle a cru que l'âge classique avait découvert l'espace sans s'apercevoir que les « classiques » avaient *appris* peu à peu à étendre la *res extensa* à partir des tableaux. Comme l'ont vu des chercheurs aussi divers que Descola, Daston, Galison, Bredekamp, c'est à l'histoire des modes de visualisation qu'il faut probablement confier la tâche de franchir l'abîme entre révolutions et contre-révolutions scientifiques. Surtout si, comme nous y invite Toulmin, les crises écologiques nous ont rendu contemporains de Rabelais plus que de Descartes...

Bredekamp, Horst (1996) **la Nostalgie de l'Antique. Statues, machines et cabinets de curiosité (traduit par Nicole Casanova)**, Paris, Diderot Editeur.

Daston, Lorraine and Galison Peter (2007) **Objectivity**, Chicago, The University of Chicago Press.

Descola, Philippe (2005) **Par delà nature et culture**, Paris, Gallimard.

Descola, Philippe (Ed.), (2010) **La Fabrique des images : Visions du monde et formes de la représentation**, Paris, Somogy editions d'art.

Febvre, Lucien (2003) **Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais**, Paris, Albin Michel.

Foucault, Michel (1966) **Les Mots et les choses**, Paris, Gallimard.

Panofsky, Erwin (1975) **La perspective comme forme symbolique et autres essais**, Paris, Minuit.

Toulmin, Stephen (1990) **Cosmopolis. The Hidden Agenda of Modernity**, Chicago, The University of Chicago Press.